

## ON S'ABONNE :

AU BUREAU DU JOURNAL,  
Rue Neuve-Saint-Augustin, 18.  
En face la rue Monsigny.

PRIX DE L'ABONNEMENT :  
Pour Paris.

Trois mois. . . . . 7 fr.  
Six mois. . . . . 15  
Un an. . . . . 24

## ANNONCES :

CINQUANTE CENTIMES LA LIGNE.

Le Journal paraît deux fois par semaine,  
le JEUDI et le DIMANCHE.

On reçoit de midi à quatre heures les demandes et avis  
qui pourraient intéresser le public.

## ON S'ABONNE :

Chez Charles Bohaire, libraire,  
Rue de Grammont, 6.  
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :  
Pour les Départemens.

Trois mois. . . . . 8 fr  
Six mois. . . . . 15  
Un an. . . . . 28

## ANNONCES :

CINQUANTE CENTIMES LA LIGNE.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

On s'abonne directement, par les Messageries par un  
mandat sur la poste ou sur une maison connue.



# LES COULISSES

PETIT JOURNAL

Des Théâtres, de la Littérature, de la Bourse et des Modes.

DE L'ODÉON.  
SECOND-THÉÂTRE-FRANÇAIS.

Les *Ressources de Quinola*, ce second essai dramatique de M. de Balzac, si longtemps et si impatiemment attendu, viennent enfin de paraître sur l'affiche de l'Odéon.

Sans vouloir apprécier d'avance le mérite de cette œuvre, sans dire l'influence qu'elle pourra avoir sur les recettes et l'existence du théâtre, il nous est cependant permis de constater déjà un fait tout péremptoire, c'est que l'exploitation de l'Odéon n'est pas, quoi qu'on dise, une chose impossible.

Nous n'en voulons d'autre preuve que l'empressement du public à la nouvelle de cette représentation. A peine le jour a-t-il été fixé et connu, que les curieux des deux rives se sont empressés de louer loges et stalles pour être sûrs d'y assister. Nous pouvons même dire que la salle a été enlevée aux enchères.

Hé bien, que cette circonstance serve d'exemple aux ennemis de l'Odéon.—Elle se représentera en effet chaque fois que les auteurs en nom, les hommes d'un vrai mérite littéraire ne dédaigneront pas de porter leurs pièces sur la scène du faubourg St-Germain. Alors, et avec le concours d'une troupe d'artistes vraiment convenable, le public ne craindra plus de passer les ponts, pour aller en foule à un théâtre aimé, car, il n'y a pas de distance, quand le plaisir est au bout du voyage.

Ainsi, de bonnes pièces, des acteurs de mérite, tel est, à notre avis, le secret d'exploitation du Second-Théâtre-Français. C'est du reste ce qu'a compris le nouveau directeur, homme de capacités reconnues, en poussant son administration dans une voie nouvelle.

Reste maintenant au ministère à consacrer l'œuvre de M. Lireux, en octroyant à ce dernier une subvention juste et nécessaire tout à la fois — car la subvention donnée à l'Odéon est également donnée à la Comédie-Française, dont il est la succursale.—Le bon sens du public le prouve chaque soir en applaudissant le couplet suivant chanté dans la *Revue* de la Porte-St-Martin :

Les Français, qu'en vain l'on replâtre,  
Sont un insuffisant foyer :  
Ayons donc un second théâtre ;  
Afin d'en avoir un premier.

UNE HEURE DU MATIN. — La première représentation des *Ressources de Quinola* vient de se terminer au milieu des manifestations les plus vives et les plus opposées. — Cette pièce, que nous regardons toujours comme une bonne fortune pour l'Odéon, renferme de magnifiques et de pauvres détails, des richesses et des haillons, des contrastes nombreux et si pressés que nous nous sentons encore sous l'influence la plus étrange et la plus indicible. — On y a remarqué des scènes remarquables d'originalité, de verve et d'esprit, à côté de brusques écarts.

L'heure avancée de la nuit ne nous permet pas de donner les détails. — Nous les ajournons à jeudi.

On s'entretenait hier au foyer du Théâtre-Français d'une résolution quasi diplomatique qu'il est urgent de mentionner.

D'après quelques informés, les députés du département de Maine-et-Loire, présents à Paris, auraient signé une demande au ministre tendant à ce que Mlle Maxime soit conservée parmi les artistes de la Comédie-Française.

Cet acte collectif nous a tout l'air d'une intervention tant soit peu outrecuidante. Aussi le

condamnerons-nous par tous les moyens possibles comme un empiètement des influences politiques dans le monde des arts — ne fut-ce que pour ramener messieurs les députés à de tout autres *maximes*.

Le théâtre de l'Opéra-Comique donnait hier une brillante représentation au bénéfice de la caisse des auteurs. Malheureusement, Mme Anna-Thillon ayant cru devoir chanter dans un intermède, plusieurs personnes ont cru devoir porter la main à leurs oreilles.

— Quelle est donc cette voix ! s'écriait un de mes voisins ; ce sont des cris de chat.

— Du tout, monsieur, lui dis-je, c'est la voix de Mme Thillon.

— Hé bien oui, ajouta-t-il, des cris de *chat-Thillon*.

Du reste, nous ne savons si l'influence de Mme Thillon y est pour quelque chose, mais pendant la représentation d'avant-hier, un malheureux spectateur a été saisi tout-à-coup d'une telle aliénation mentale, que l'ordre en a été quelques instants troublé. — Rien n'est plus authentique.

Il règne depuis quelques jours une grande fermentation parmi le peuple académique — la future élection en est la cause, car les immortels voudraient un candidat un peu moins littéraire que M. Denis Pasquier. — La chose est difficile.

Du reste, les promenades de messieurs les académiciens au palais de l'Institut sont si fréquentes, qu'une personne demandait récemment si on allait les exempter du droit de péage au Pont-des-Arts—comme les pompiers et les gardes municipaux.

Un homme de plume faisait dernièrement une remarque assez juste :

— Pourquoi, disait-il, M. Alphonse Karr, qui méprise si fort les journaux, fait-il annoncer par eux son petit livre des *Guêpes* ?

— Eh mais, c'est peut-être pour cela.

On publiait hier l'anecdote suivante :

M. Martin (du Nord), ministre de la justice, ayant demandé à l'un de ses flatteurs d'écrire la biographie du chancelier d'Aguesseau,

— Monseigneur, répondit le flatteur, je vous dois tout ; il m'est donc impossible de vous rien refuser ; mais, croyez-moi, confiez cette besogne à un autre ; quant à moi, je vous suis trop attaché pour écrire votre vie !

Il est encore un autre mot qui vient de mettre en gaité les habitués du Palais-Bourbon.

Dans une des dernières séances de la Chambre, M. Félix Réal, manifestant le désir de voir voter je ne sais quel projet, s'est écrié :

— Que la chambre était en suffisance !

Pendez-vous, M. de Rambuteau.

Il n'y a eu cette semaine ni soirée, ni bal, ni matinée. — Aux approches de Pâques, toutes nos dames entrent en religion. — On annonce pourtant un magnifique bal qui sera donné à l'Opéra-Comique, au profit des naufragés de la Teste. M. le prince de Joinville l'a déjà pris sous sa haute protection — le jeune capitaine marin consent pour cette fois à devenir *patron*.

## Coulisses du Monde équivoque

### Les Noms illustres devenus Lorettes.

La vanité des noms est toujours, quoi qu'on dise, la plus recherchée dans le monde. — On y est grand des blasons, alors même qu'on les foule aux pieds. — Et je commence à croire que nos grandes révolutions ont été consommées, non parce qu'on ne voulait plus de titres, mais parce que tout révolutionnaire voulait en avoir un.

Or, les lorettes, qui sont progressives par état et émancipées par nature, les lorettes ont donné les premières dans ces tendances féodales du jour. — Elles ont senti le besoin de se *nobiliser*. — Si bien qu'à l'heure où nous sommes, elles portent plus ou moins un écusson volé.

Autrefois, les fillettes du monde équivoque cherchaient leur nom de guerre dans la *Vie des Saints et Martyrs*. Elles s'appelaient Mme St-Albin, ou Mme St-Evremont, ou Mme St-Maurice, etc. etc. Aujourd'hui, elles se font tout simplement comtesses ou marquises. — Autrefois elles se canonisaient, aujourd'hui elles s'enoblissent.

Pour peu qu'une lorette ait contracté *mariage volant* avec un fils de famille, pour peu qu'elle ait vécu avec lui l'espace d'un caprice, elle garde fidèlement ses titres et biens matrimoniaux. En vain ce fils de famille l'abandonne pour une autre passion, elle n'en persiste pas moins à rester son épouse, à porter son nom gentilâtre. — C'est une façon comme une autre de conserver

un souvenir d'amour.

Voilà ce qui nous explique toutes les grandes duchesses dont se couvre en ce moment le quartier de la nouvelle Athènes. Tous les arbres généalogiques y croissent avec une égale splendeur. Ici, c'est Mme de Blinval, là, Mme de Berville, plus loin, Mme de Mauclair, et une foule d'autres nobles dames qui siappelaient Jeanne-ton ou Manette, il y a quelques années à peine.

Nous n'avons pas encore de dame de Rohan ou de Montmorency-lorette, mais avec le temps, cela ne peut manquer.

Le seul inconvénient à ce petit manège, c'est qu'il n'est pas rare de rencontrer plusieurs lorettes portant le même nom. Ainsi, nous avons deux marquises de T\*\*\*, deux comtesses de G\*\*\*, trois ou quatre baronnes de L\*\*\*, et une nuée de vicomtesse de W\*\*\*. — On est obligé, pour ne pas les confondre, de les désigner selon la couleur des cheveux. — On dit communément : Mme de T\*\*\* la blonde, ou Mme de G\*\*\* la brune, ou Mme L\*\*\* la rouge.

Certes, je ne suis ni préfet de police, ni jurisconsulte, ni député, ni ministre ; mais si j'étais un peu de tout cela, ou tout cela à la fois, il me semble que je mettrais un terme à cette rage de larcins vaniteux.

Où courons-nous en effet ? A créer une nouvelle noblesse tant soit peu égrillarde. A faire dans un temps donné des Latrémouille-lorette, des Richelieu-lorette, des Crillon, des Brissac, des Castellane-lorette. Comme tout cela sera flatteur pour la noblesse de France !

Qui sait enfin si, d'ici à un siècle, nous n'aurons pas quelque marquise de Ganneron-lorette ? — car, il est deux choses dont un marchand de chandelles ne peut répondre, malgré toute sa pureté : c'est de n'avoir pas des descendants marquis et des petits fils plus gentlemen que lui.

## BEAUX-ARTS.

### Salon de 1842.

(1<sup>er</sup> Article.)

Que deviennent chaque année tous ces mètres, kilomètres et myriamètres de toiles peintes qui couvrent les murs du Louvre, puis s'en retournent dans les ateliers solitaires où jamais acheteur n'a mis le pied ni laissé un écu consolateur ? Je suis sûr que si l'on réunissait les uns au bout des autres tous ces morceaux de toile qui ont figuré au Musée depuis 1830 seulement, on pourrait faire une galerie qui permettrait d'aller à couvert de Paris à Marseille.

L'année de 1842 donne à son tour le même contingent de tissu linéen recouvert de matière colorante.

Mais combien y a-t-il de tableaux, je ne dirai pas de chefs-d'œuvres ! je trouve du métier, de l'étude, de l'habileté, de la science même ; mais le génie ! l'inspiration ! Sauf cette furieuse mêlée des Cimbres, par *Decamps*, ce petit tableau du malheureux *Bouchot*, représentant le général Bonaparte montrant à ses soldats les plaines de l'Italie, sauf le beau vitrail de *Maréchal*, le génie et l'inspiration ont fait cette année défaut au Salon.

Et puis une chose désolante, c'est de sentir combien peu il y a de spontanéité, d'individualité chez cette foule de jeunes gens qui assiègent tous les ans les portes du Musée ; ils se traînent presque tous dans la vulgarité ; ils ne comprennent pas la valeur du style ; l'originalité leur manque également dans l'idée comme dans l'exécution ; les plus habiles et les plus sérieux s'accrochent le plus solidement possible à la forme extérieure, au linéament, à la confection matérielle d'un maître ancien ; les uns recopient les maîtres du 14<sup>e</sup> siècle, les Orcagna, les Fra Angelico ; les autres, en plus petit nombre, car déjà l'imitation est plus difficile, essaient de contrefaire l'école hollandaise. Un grand nombre ne se donnent pas la peine d'aller faire des études dans les galeries Italiennes ou Françaises, ils ont vu le succès de quelques maîtres qui se sont frayés hardiment une route nouvelle ; sans plus de soucis, ils se mettent à leur suite, en très peu de temps ils parviennent à reproduire leur manière, ils se font un *ponsif* qui daguerréotype assez exactement le *Galbe* de leur modèle jusque dans ses défauts, rendus plus saillants par ce décalque inintelligent.

Ainsi, j'ai revu les *Pêcheurs* de *Leopold Robert*, la *Sainte-Cécile* de *M. Delaroche*, les terrains inventés par *Cabat*, le feuillé renouvelé de *Ruisdaël*, par *Dupré*, les belles masses étudiées dans le *Poussin* par *Aligny*, des secondes éditions de *Corot* gâtées et dégradées.

Tout cela est affligeant à voir ! et à quoi tient cet amoindrissement de l'art, c'est que l'on en fait aujourd'hui métier ; on prend la brosse et la palette sans vocation, sans inspiration, puis, quand on sait dessiner une académie, enluminer un arbre, faire un pâté de blanc de plomb qui est censé représenter un nuage, bronzer une pipe, eirer sa moustache, quand on est parvenu à faire attacher un de ses morceaux de toile dans la galerie d'Apollon et à cacher un chef-d'œuvre pendant deux mois de l'année, on a la prétention d'être artiste, et l'on s'indigne que la foule indifférente délaisse des chefs-d'œuvre inconnus.

Presque toute la partie supérieure du salon carré appartient de droit à la grande peinture, la peinture historique et religieuse ; il y a sans doute des morceaux très estimables, et parmi ceux là nous désignerons le *St Louis dictant ses capitulaires*, de M. Hyppolyte Flandine, la *Flagellation*, de M. Lehman, la *Bethsabé*, de M. de Lestang-Parade, l'*Entrée du Christ à Jérusalem*, de M. Jouy, la *Madeleine pénitente*, de M. Signol, mais s'y trouve-t-il une de ces œuvres qui commande l'admiration ou réunit au moins les suffrages unanimes des artistes et des amateurs ?

Le *St Louis dictant ses capitulaires* est un tableau d'une grande simplicité de composition, puisque le monarque est représenté assis sur une chaise drapée, entouré de quatre personnages qui écoutent avec une religieuse impassibilité les paroles du pieux législateur. Ces cinq têtes ont le mérite de la ressemblance historique ; deux d'entre elles, celles de Robert de Sorbonne et du sire de Joinville sont d'un beau caractère ; quant à la figure de St-Louis, elle porte plutôt le cachet d'une excessive mansuétude que

celui de la noblesse et de l'élévation. Les mains sont d'une exécution très recherchée, les draperies d'une belle et sévère ordonnance: c'est de la peinture patiente, laborieuse, sans fougue, sans exhubérance, qui réunit la simplicité et la grandeur, mais avec quelque chose de raide, d'inarticulé, qui provient d'une trop grande prédilection pour les maîtres du quatorzième siècle.

La *Flagellation*, de M. Lehmann, n'est pas une œuvre moins consciencieuse; la tête du Christ est d'un style très élevé, le corps a de la suavité dans les contours, de la morbidesse dans les chairs; l'anatomie du soldat tournant le dos au spectateur est d'une richesse et d'une énergie qui prouvent que M. Lehmann a étudié avec fruit Michel-Ange. Mais pourquoi cette trivialité sauvage dans les traits des bourreaux? Est-ce un artifice pour faire ressortir la tête du divin martyr? Pourquoi cette incohérence de couleur, ces oppositions de tons qui donnent à l'une des figures une teinte de brique foncée, pour arriver dans une autre à l'absence complète de coloration? Je suis sûr que M. Lehmann s'est donné beaucoup de peine pour obtenir cet effet disgracieux.

La *Bethsabé* réunit au charme d'une heureuse composition une pureté de dessin, une richesse de coloris qui révèlent de grands progrès dans la manière de M. Lestang-Parade. Ce jeune artiste est dans une bonne route, qui le conduira promptement dans les régions élevées de l'art.

L'*Entrée du Christ à Jérusalem*, par M. Jouy, est faite avec beaucoup de naturel et de facilité. Dans les *Anges de Sodome*, de M. Chambellan, au milieu de la confusion, qui est le défaut capital de ce tableau, j'ai remarqué un groupe qui a beaucoup de mouvement.

Que dire de la *Transfiguration* de M. Frenet, du *Moïse* de M. Steuben, du *St Chrysostôme* de M. Massé, du *Christ* de M. Raverat, de la *Multiplication des pains* de M. Laynaud? pauvre dessin, triste couleur, absence complète du sentiment religieux; peinture au mètre, pacotille de sacristie!

Quel dommage que la mort ait empêché Bouchot de terminer son *Repos en Egypte*! il y avait tous les éléments d'un magnifique tableau; la Ste-Vierge est d'une beauté ravissante, et l'enfant-Dieu qui rêve à sa mission pendant le sommeil de sa mère a une expression de grandeur et de sublimité qui impressionne profondément.

Les *Funérailles de Marceau*, le *Bonaparte au sommet* suffisent à la gloire de ce jeune artiste trop promptement enlevé à l'art, dont il était un des plus dignes soutiens.

## Premières Représentations.

### Variétés.

LES BATIGNOLLAISES, folie-vaudeville en un acte, par MM. de Villeneuve et Gabriel.

Il existe aux Batignolles une piquante boulangère, veuve seulement depuis une année; propriétaire de deux beaux yeux et d'un fonds bien achalandé; c'est elle qui attire tous les maris de la commune et qui fait damner toutes les fem-

mes; aussi, les jeunes commères conspirent sa perte et arrêtent à l'unanimité une mystification qui doit anéantir à jamais la puissance de la coquette de la banlieue.

Mme Beauregard, la boulangère, a une tante, Mme Caillette, cabaretière à la barrière de Clichy, et une suivante, Rigolette, grande luronne qui porte le pain aux pratiques. La tante, qui voudrait voir sa nièce se remarier, déserte la cause de la parenté pour s'enrôler sous les drapeaux des Batignollaises.

Mme Paletot, l'un des chefs de la coalition féminine, se présente d'abord sous le nom de Michel, et sous les habits d'un jeune commis de l'octroi, pour séduire l'aimable veuve, dont la pruderie feinte ne reculerait pas devant un amour bien caché. Un petit souper est préparé pour ce tête-à-tête, et déjà le cœur de la boulangère va un train de poste, quand Rigolette vient déranger le tendre entretien.

Nous dirons ici que la cornette et le jupon de la servante cachent un soupirant fortement épris des charmes de Mme Beauregard; c'est le fils d'un certain Médard, meunier à Montmartre, qui voudrait épouser la jolie veuve et qui a pris ce déguisement pour la surveiller de près et apprendre à la connaître. Au moment de l'entrée de Rigolette (Médard), Michel (Mme Paletot) va se tapir derrière des pains longs dans un grand panier de boulanger. Mme Beauregard veut faire sortir sa servante, qui voit remuer les pains du panier, qu'elle entend parler et qui ne doute plus de la présence d'un rival.

A la fin de cette scène, Rigolette s'éloigne pour aller tout raconter aux voisines; Michel sort de sa cachette, et la boulangère respire un instant...

Bientôt, nous voyons venir Mmes Renard et Loiseau, bonnes langues des Batignolles, qui ont aussi la livrée de l'octroi. Mme Beauregard ne sait plus où donner de la tête; sa réputation est perdue. Rigolette arrive à son tour, on vient de la mettre dans le secret. La table est bientôt servie, et les trois petits diables se choisissent chacun une particulière. Rigolette (Médard) se laisse cajoler comme les deux autres femmes. On rit, on boit, on chante.

La boulangère ne sait plus que devenir, quand une nouvelle députation des Batignolaises de la commune se présente pour surprendre en partie fine celle qui prétendait ne jamais recevoir un homme.

Pour que la leçon profite et pour assurer la tranquillité des ménages batignollais, Mme Caillette propose à sa nièce de se remarier et lui présente le galant meunier, qui a repris les habits de son sexe. Mme Beauregard consent enfin à contracter un nouveau mariage; elle donne la main à Médard.

Cette pièce est fort bien jouée par Hyacinthe, Mmes Flore, Bressant et Ozy.

### Palais-Royal.

LA CHASSE AUX VAUTOURS, vaudeville en un acte, de M. Varner.

Cette pièce est un tout petit tableau des luttes

incessantes qui s'élèvent partout entre les propriétaires quinteux et les locataires difficiles à vivre. Cette bluette, qui échappe à l'analyse, a obtenu, ce qu'on appelait autrefois un succès d'estime. Elle est agréablement jouée par Derval, Sainville et Mlle Ernestine, qui fait ainsi ses adieux au public du Palais-Royal, en attendant qu'elle renouvelle connaissance avec celui des Folies-Dramatiques, témoin bienveillant de ses premiers succès.

### Gaité.

LA DOT DE SUZETTE, drame-vaudeville en 4 actes, par M. Gustave Lemoine.

Il est minuit. Malgré l'heure avancée, nous voulons dire tout de suite à nos jolies abonnées tout le plaisir que nous a fait éprouver cette charmante pièce. Avant la représentation, les acteurs parlaient d'un succès, d'un grand succès, d'un pendant à la *Grâce de Dieu*, ces bruits de théâtre qui se réalisent, hélas! si rarement, n'ont pas reçu ce soir de démenti. La *Dot de Suzette*, qui est de l'un des deux auteurs de la *Grâce de Dieu*, est un beau et légitime succès! On a ri, on a pleuré avec bonheur, avec effusion. Les auteurs se sont inspirés à la même source que l'auteur du *Mariage de Raison*, et nous ne craignons pas de dire qu'ils n'ont pas été moins heureux que lui. La *Dot de Suzette* n'est pas indigne de M. Scribe, mais de M. Scribe à son bon temps.

Courage donc, messieurs les directeurs de la Gaité, cette *Dot* va encore grossir les vôtres; courage! remplissez vos coffres, faites fortune, mais ne soyez pas ingrats envers les auteurs qui vous enrichissent, et surtout envers ces pauvres acteurs qui aujourd'hui ont tous, et sans exception, fait si bien leur devoir. — Les détails et l'analyse au prochain numéro. Francisque aîné, qui n'avait pas reparu depuis longtemps, est admirable dans le rôle de M. Chenu.

## Chronique théâtrale.

**Opéra.** — Un journal bien informé annonce comme probable l'engagement du sieur Delahaye. Notre critique vis-à-vis de ce jeune artiste a été assez indulgente pour que nous ne puissions être soupçonnés de malveillance. — Cependant, il faut le reconnaître et le dire, M. Delahaye est insuffisant aujourd'hui pour l'emploi de premier ténor à l'Opéra, même comme doublure de Duprez. En ce moment, c'est fermer la porte à des sujets qui offrent plus de garantie de succès. Deux hommes aujourd'hui sont appelés à rivaliser avec Duprez par la force de leurs moyens, par leur voix, par leur tenue en scène. Ces hommes sont MM. Raguénot et Lespinatz, tous deux *prix* du Conservatoire, tous deux hommes jeunes et puissants. Que M. Pillet les appelle et les éprouve! Ce n'est point là affaire de coterie: c'est de l'art, et par-dessus tout un conseil désintéressé.

— Au moment où l'on s'attendait à la rentrée de Mme Dorus-Gras, cette cantatrice a informé le directeur de l'Opéra qu'un mois était encore nécessaire à l'entier rétablissement de sa santé.

— M<sup>lle</sup> Fanny Elssler était, le 17 janvier dernier, à la Havane, qu'elle avait précédemment visitée. On ne parle pas de son retour à Paris.

**Français.** — Après des tergiversations que l'état des circonstances rendait nécessaires, il est décidé que Monrose prend sa retraite. On sait que l'année dramatique commence le premier avril; c'est donc à dater du premier du mois prochain que cette décision aura son effet.

— Il n'est pas vraisemblable que le *Misanthrope*, ramené à la scène comme on le voulait, soit représenté avant le départ de Menjaud. Remettre le rôle est, pour cet acteur, un travail toujours assez pénible et dont il est presque inutile de s'occuper, puisqu'il ne le jouerait peut-être qu'une fois, quittant le théâtre au premier avril.

**Opéra-Comique.** — Dans l'ouvrage intitulé *Angélique et Médor*, dont on s'occupe, on retrouvera la trace de la pièce de ce nom, jouée autrefois avec un certain succès et qu'aujourd'hui personne ne connaît. On dit la réminiscence faite avec esprit.

**Italiens.** — Les Bouffes persistent dans l'exécution de leur *Saffo*. Ils le peuvent sans blesser personne, car cette *Saffo*-là est bien honnête.

**Variétés.** — La nouvelle administration s'occupe activement — aussi, voyez le résultat aux premières représentations.

**Porte-Saint-Martin.** — *Paris le Comédien* passera quand il plaira à la *Revue*, qui fait tous les soirs 2,400 fr. — Mine d'or.

## Indiscrétions.



### Les Réceptions du prince Tuff\*\*\*.

On peut être russe comme M. Demidoff, voir noble compagnie comme Mme Merlin et compagnie bourgeoise comme M. de Castellane.

C'est du moins ce qu'a pensé M. le prince Tuff\*\*\* en divisant ses jours de grande réception. — Comme le féodal étranger ouvre ses salons aux gens d'affaires de toutes sortes et aux blasons de toutes qualités, il vient d'imaginer un adroit stratagème pour contenter tout le monde. — Deux jours de réception ont été choisis par lui et deux listes d'invités dressées. — L'une s'appelle la liste des amis, l'autre la liste des intimes.

On attend les premières invitations pour savoir quels sont les intimes ou simplement les amis du vieux gentilhomme.

### Mari. Muet et Content.

Voici une anecdote qui a défrayé ces jours-ci les habitués sans cause du Palais-de-Justice.

M. D\*\*\*, cousin d'un diplomate puissant, fut trouvé, il y a quelque temps, en conversation criminelle avec la femme de M. B\*\*\*, magistrat de province. — L'époux outragé porta plainte contre les coupables; mais le diplomate, qui est bon cousin, prit sur lui d'arranger l'affaire. Il fit dire à M. B\*\*\* :

— Soyez muet, demeurez bon mari et je vous ferai nommer autre chose.

Par dévouement pour son pays, le mari désarmé a retiré sa plainte. Il vient d'être promu

à un poste éminent dans la capitale, où les malheurs comme le sien sont perdus dans la foule.

Il trouve aujourd'hui que les cousins diplomatiques ne sont pas assez répandus.

### Une Chûte de M. Janin.

Le gros feuilletoniste des *Débats* assistait hier soir à l'Odéon à la première représentation de *Quinola*.

En entrant dans sa loge il a fait un faux pas, qui n'a eu d'autres suites qu'une prostration fort grotesque.

M. de Balzac, passant près de là s'est alors écrié :

— Mon ami Janin me sera favorable; avant le rideau levé, il tombe dans les loges.

### Sur le Même.

M. Jules Janin vient d'acheter à Passy, Grand'Rue, n. 8, la villa de M. Deyeux, au prix de 100,000 francs payés comptant. Le pauvre homme !.. Cette villa, dont le parc est si magnifique, est un peu moins idéale que son palais d'Italie. Le splendide feuilletoniste active lui-même l'architecte et les maçons; il veut avoir, avant le 1er avril, un salon de 100 couverts, pour pendre la crémaillère avec tous les avoués du département de la Seine; les artistes seuls seront exclus.

## Modes.

Je vous disais dimanche dernier, mes belles lectrices, que la Mode était introuvable et qu'elle se dérobaît à toutes mes recherches. Il m'a été donné depuis d'entrevoir un peu le bout de son nez; les trois jours de soleil que le ciel a bien voulu nous accorder cette semaine l'ont amenée un instant aux Champs-Élysées, mais c'est à peine si on a eu le temps de l'entrevoir. Aussi, serais-je bien embarrassée de vous dire au juste comment elle était affublée. Ici, c'était une robe de velours, plus loin, un poulx de soie léger; d'un côté une pelisse, d'un autre une écharpe de cachemire; à l'ombre, un sévère chapeau de velours à plumes majestueuses, au soleil, une délicieuse capote de crêpe. Cependant, au milieu de cette confusion, j'ai retrouvé pas mal d'étoffes printanières que j'avais furtivement regardées huit jours avant au *Minaret*, à l'insu de M. Poignée, qui ne voulait les montrer qu'au grand soleil de Longchamps. Du reste, quoique j'ai retrouvé là quelques-unes de ses fraîches nouveautés, je sais de bonne part qu'il en a encore en réserve et d'entièrement inédites. Comme je le pense bien, les châles abondaient à ces promenades; j'ai remarqué un assez grand nombre de ces dessins que M. Poignée a fait exécuter en France, d'après des modèles indiens qui appartiennent à lui seul. L'originalité de ces châles, qui diffèrent tout-à-fait du genre *Renaissance* déjà un peu vieux et abandonné, les faisait remarquer à cette sorte de répétitions générale de Longchamps, et ils y ont eu un grand succès.

J'avais cru voir beaucoup de robes de printemps à tabliers garnis, soit de petits volants, soit de nœuds de rubans, soit encore de riche

passenterie; et depuis, en visitant les ateliers de Mme Houart, rue Laffitte, 1, j'ai eu lieu de m'apercevoir que je ne m'étais pas trompée. La célèbre faiseuse de l'Impératrice de Russie, l'habile artiste qui est venue tout exprès de St-Petersbourg à Paris pour nous inventer les robes qui ont eu tant de succès cet hiver, m'a dit qu'elle adoptait ce genre de robes à jupes garnies par devant; nul doute que la mode consacre le goût de Mme Houart. Quant aux corsages, rien n'est encore décidé; provisoirement, on les fait à cœur et on les borde d'un biais assez large.

Il n'y a plus maintenant à se demander si l'on portera des bijoux cette saison. Les bracelets doubles et triples brillaient à tous les bras, et les riches châtelaines pendaient à toutes les ceintures. MM. Ebrard et comp., de la galerie de Valois, qui avaient cet hiver de si beaux assortiments de châtelaines, ont fait sagement de renouveler leurs provisions, et leurs châtelaines d'été me paraissent aussi appelées à un grand succès. Leur beau choix de boutons ciselés et gravés pour les garnitures de robe sera aussi bien apprécié, si j'en juge d'après la tendance qu'on paraît avoir à adopter ce genre pour les robes fermées.

Voilà à peu près tout ce qui avait commencé à se faire voir pendant ces trois jours, mais le vent et la pluie revenant, il a fallu resserrer immédiatement tout cela, renoncer aux promenades bienfaisantes à la suite desquelles on revenait dîner tranquillement dans un petit salon du *Restaurant de la Cité*, et se contenter tout bonnement du bon dîner, sans la promenade; il est vrai que la cuisine et le service de MM. Verdier et Dauzier sont assez appétissants par eux-mêmes pour se passer de ce hors d'œuvre. Et l'hiver étant pour ainsi dire revenu, on revient aussi cette semaine aux petits soupers XVIII<sup>e</sup> siècle, comme on revient à toutes les modes du temps passé.

A propos de modes du temps passé, voici un livre qui nous sera très utile, tant pour les combinaisons de modes nouvelles que pour les costumes historiques et les costumes à caractère; c'est *l'Histoire de toutes les Noblesses*, par M. Ortaire-Fournier, qui servira non seulement à l'étude des blasons et des attributs, mais encore à l'appréciation des services rendus à la société par toutes les classes qui la composent. J'ai vu déjà plusieurs livraisons, et le texte m'a paru aussi varié et aussi instructif que les gravures sont riches, exactes et ingénieuses.

LÉONA NEUVILLE.

## Institut Oratoire, ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ÉLOQUENCE

PRÉSIDENT, M. Tissot, de l'Académie française.  
DIRECTEUR, M. Charles Durand.

Indépendamment des leçons particulières d'éloquence, l'*Institut oratoire* donne une séance littéraire et musicale chaque jeudi. On souscrit *Boulevard Poissonnière, 27*.

Le Directeur-Gérant: VICTOR LANGE.

Imprimerie d'Ad. BLONDEAU, rue Rameau, 7.